1900 L'EXPOSITION N° 127 — I

FIGARO ILLUSTRÉ



RUE DES NATIONS. — PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND. — 1er ÉTAGE. — VESTIBULE

EDITEURS

MANZI, JOYANT & Cie
24, boulevard des Capucines

LE FIGARO
26, rue Drouot

PARIS

Prix : 3 fr.; Etranger : 3 fr. 50

Cie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT Gral : *Avenue de l'Opéra, 19*, PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

ASTHME Catarrhe, Oppression et toutes les affections des voies respiratoires sont guéris par les TUBES LEVASSEUR (O. ✣ ✣). — 8 fr. la boîte.
Pharmacie, 23, rue de la Monnaie, PARIS.



QUINQUINA DUBONNET

APÉRITIF
Tonifie et excite l'Appétit.
DEMANDEZ PARTOUT UN DUBONNET

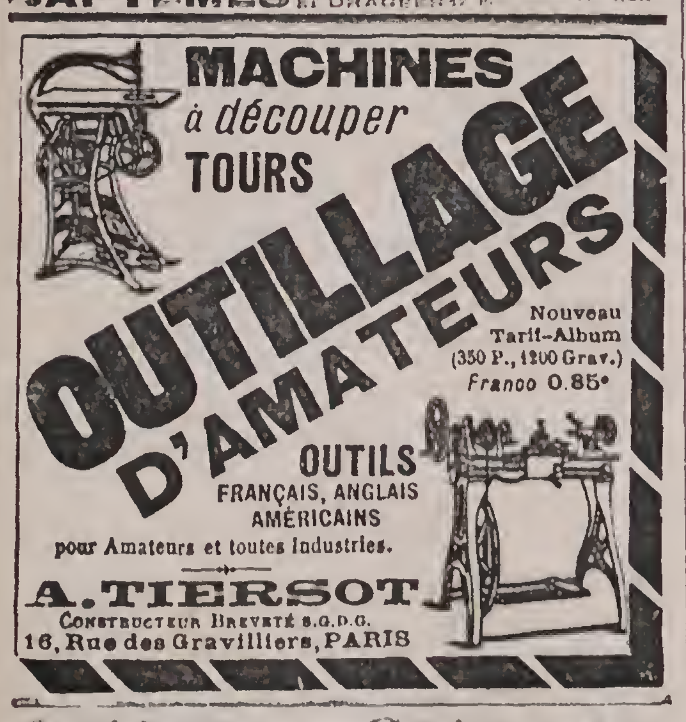
Pour les Mains
Pour la Barbe
Pour le Visage

EN HIVER *Remplacez le SAVON* PAR L'**IRIS SAVONNEUX** DE CORFOU

La boîte avec la cuiller servant de mesure. 1.25
La douzaine de Sachets de toilette 3.50
Le Sac son pour le bain. 0 75

HENRY A LA PENSÉE
5, Faubourg Saint-Honoré, Paris
ENVOI FRANCO

MAISONS RECOMMANDÉES
BAPTÊMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères



NÉVRALGIES MIGRAINES. - *Guérison immédiate* par les Pilules Antinévralgiques du **Dr CRONIER**
Boîte : 3 fr. (envoi fco). — Phie 23, Rue de la Monnaie, Paris.

EAU DE TOILETTE
Anno 1798 — Anno 1798
LUBIN
PARFUMERIE LUBIN, 11, Rue Royale, Paris.

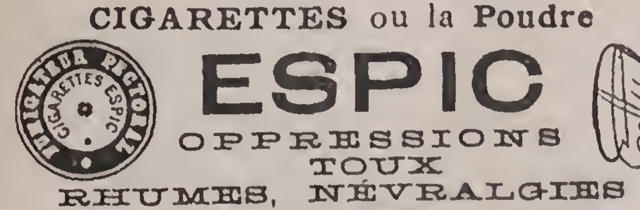


FAC-SIMILÉ DE LA BOITE
CONTENANT
LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAŸ

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC

OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

« Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les Cigarettes antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

EAU DE SUEZ
Vaccine de la bouche
Dentifrice antiseptique
Préserve et conserve les DENTS
POUDRE & PÂTE de SUEZ
Le seul dentifrice guérissant les **MAUX DE DENTS**
En vente partout
DÉPÔT : *Pharmacie BÉRAL, 14 Rue de la Paix -PARIS-*

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles. — FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS
A adjer sr 1 ench. Ch. des Not. de Paris, le 23 Octobre 1900,
TERRAIN ANGLE boul. Pasteur et boul. Vaugirard Surface 540m env. M. à p. 160 fr. le mètre.
S'ad. aux Not. : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, et DELORME, 11, rue Auber, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS
A adjer sr 1 ench. Ch. des Not. de Paris, le 23 Octobre 1900.
TERRAIN ANGLE boulevard Pasteur et rue Mizon. Surf. 543m75 env. M. à p. 128 fr. le mètre.
S'ad. aux Not. : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, et DELORME, 11, rue Auber, *dép. de l'ench.*

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de *Sulfurine* peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix : 1 fr. 25
Phie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs, Paris et ttes Phies

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS
Siège Social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris

BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS :

A. *R. N.-D.-des-Victoires, 48.*
B. *Boul. Malesherbes, 37.*
C. *Rue de Turbigo, 38.*
D. *Rue du Bac, 13.*
E. *Rue Saint-Honoré, 207.*
F. *Rue des Archives, 19.*
G. *Boul. Saint-Germain, 96.*
H. *Boulevard Voltaire, 21.*
I. *Boul. Saint-Germain, 13.*
J. *Rue du Pont-Neuf, 16.*
K. *Rue de Passy, 56.*
L. *Rue de Clichy, 72.*
M. *Boulevard Magenta, 60.*
N. *Faub. Saint-Honoré, 103.*
O. *Rue Saint-Antoine, 236.*
P. *Place de l'Opéra 4 (English and American Office).*
R. *Rue du Louvre, 42.*
S. *Faub. Poissonnière, 11.*
T. *Avenue de Villiers, 72.*
U. *Carr. de la Croix-Rouge, 2.*
V. *Boul. de Sébastopol, 114.*
W. *Rue de Flandre, 105.*
X. *Rue du Port-de-Bercy, 17.*
Y. *R. Vieille-du-Temple, 124.*
Z. *Boulevard Barbès, 34.*
AB. *Carrefour de l'Odéon, 2.*
AC. *Rue Lecourbe, 93.*
AD. *Avenue des Ternes, 59.*
AE. *Avenue d'Orléans, 5.*
AF. *Rue St-Dominique, 106.*
AG. *Avenue Kléber, 45.*
AH. *Boulevard Voltaire, 166.*
AI. *Rue Lafayette, 94.*
AJ. *Av. des Ch.-Elysées, 91.*
AK. *Rue de Rennes, 150.*
AL. *Avenue des Gobelins, 9.*
AM. *Boul. Haussmann, 113.*
AN. *Rue Réaumur, 112.*
AO. *R. Donizetti, 4 (16e arr.)*
AP. *Rue de Provence, 120.*
AR. *Boul. Montmartre, 15.*

Bureau à l'intérieur de l'Exposition de 1900.

Argenteuil, Asnières, Aubervilliers, Boulogne-s-Seine, Charenton, Choisy-le-Roi, Clichy, Issy-les-Moulineaux, Neuilly-s-Seine, Nogent-s-Marne, Raincy (Le), Saint-Denis, Sceaux, Sèvres, Vincennes.

263 agences et bureaux en Province, 1 agence à Londres, Correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

Dépôts de fonds à intérêts ; — Ordres de Bourse ; — Vente de valeurs livrées immédiatement ; — Coupons ; — Mise en règle de titres ; — Avances sur titres ; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce ; — Garde de Titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Transports de fonds (France et Étranger) ; — Billets de crédit circulaires ; — Lettres de crédit ; — Renseignements ; — Assurances ; etc.

Location de COFFRES-FORTS
(Compartiments depuis 5 francs par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)
(Voir les notices spéciales.)

CHEMIN DE FER DU NORD

OCTOBRE 1900

Services les plus rapides entre

PARIS, COLOGNE, COBLENCE ET FRANCFORT-SUR-MEIN

Les services les plus rapides entre PARIS, COLOGNE, COBLENCE et FRANCFORT-SUR-MEIN, en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

ALLER			RETOUR		
PARIS-NORD. dép.	1 50 s.	9 25 s.	Francfort-s-M. dép.	8 25m.	5 48 s.
COLOGNE . . arr.	11 20 s.	7 51 m	COBLENCE . . dép	11 16m.	8 39 s.
COBLENCE . . arr.	2 52 m.	11 06 m.	COLOGNE . . dép.	1 45 s.	11 21 s.
Francfort-s-M arr.	6 40 m.	mid. 17	PARIS-NORD . arr.	11 17 s.	8.20m.

En utilisant le Nord-Express 1re et 2e cl. entre Paris et Liège et le train de luxe OSTENDE-VIENNE entre LIÈGE et FRANCFORT-SUR-MEIN, le trajet de PARIS-NORD à COBLENCE s'effectue en 10 heures et celui de PARIS-NORD à FRANCFORT-SUR-MEIN en 12 heures par les itinéraires indiqués ci-dessous pour l'aller et le retour.

ALLER	NORD-EXPRESS 1re & 2 cl.	RETOUR	VIENNE-OSTENDE Train de luxe
PARIS-NORD. . dép.	1 30 soir	Francfort-s-M. . dép.	min. 35
LIÈGE . . . . arr.	7 06 —	COBLENCE . . . dép.	2 49 matin
	OSTENDE-VIENNE Train de luxe	COLOGNE . . . dép.	4 16 —
LIÈGE . . . . dép	8 08 soir	LIÈGE . . . . arr.	5 59 —
COLOGNE . . . arr	11 51 —		1re & 2e cl.
COBLENCE . . . arr	1 22 matin	LIÈGE . . . . dép.	6 30 matin
Francfort-s-M. . arr.	3 33 —	PARIS-NORD. . arr.	midi 50

VEILLEUSES FRANÇAISES



FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boîtes portent en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie.

CATALOGUES SPECIAUX de **CYLINDRES ARTISTIQUES**
98. Rue de Richelieu. 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

Auditions :
SALON DU PHONOGRAPHE
26. Boulᵈ des Italiens. PARIS

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie

Dix-hutitième année. OCTOBRE 1900 Deuxième série — N° 127 I.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER. *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois	Du *Figaro* quotidien

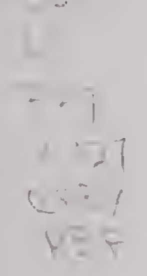
Ce numéro destiné à perpétuer le passage, à l'Exposition de 1900, des collections artistiques de Frédéric II, trouvera, nous l'espérons, un digne pendant en un fascicule qui paraîtra en Janvier prochain et qui sera entièrement consacré au Pavillon Royal d'Espagne, aux trésors qu'il renferme et à l'art espagnol contemporain.



Cliché Braun, Clément & Cie.

A. PESNE. — *FREDERIC II*

PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND





Cliché Lévy & fils — PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND. — PETIT SALON

FRÉDÉRIC II, AMATEUR D'ART FRANÇAIS

La Peinture Française du XVIIIe siècle au Pavillon Impérial Allemand

PERSONNE n'ignore l'admiration professée par le roi de Prusse Frédéric II le grand Frédéric — pour la civilisation française de son temps. Les relations du souverain avec Voltaire, avec d'Alembert, avec Maupertuis, avec Grimm, attestées par une longue correspondance publiée dès longtemps, comptent parmi les faits les plus saillants de l'histoire des idées au XVIIIe siècle. Chacun se rappelle quelle innocente vanité Frédéric tirait de sa connaissance de la langue française, qu'il maniait avec une réelle aisance, encore que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ait dû quelquefois « laver le linge sale » de son illustre élève. Mais le grand public sait moins que le roi de Prusse aimait les artistes de la France non moins que ses savants et ses littérateurs, et qu'il avait réuni, tant à Potsdam qu'à Berlin, une série d'œuvres incomparables des plus grands peintres et sculpteurs



HOUDON. — VOLTAIRE
Pavillon Impérial Allemand

français de son temps. Cette ignorance tient surtout à ce que trop de Français ne connaissent guère que par ouï-dire les richesses artistiques de la capitale prussienne, et aussi à la difficulté qu'ils éprouvent à visiter les palais royaux, dont certains, il est vrai, sont accessibles aux étrangers, mais dont plusieurs — ceux justement où se trouvent les pièces capitales — demeurent rigoureusement fermés. Combien d'amateurs savent que l'empereur d'Allemagne possède plus de deux cent cinquante peintures et sculptures françaises du XVIIe et du XVIIIe siècle, dont treize tableaux de Watteau, trente-sept de Pater, vingt-six de Lancret, des toiles très importantes de Chardin, Liotard, Natoire, Rigaud, de Troy, etc., et des sculptures remarquables des Adam, de Bouchardon, de Guillaume Coustou, de Houdon, de Lemoyne, de Pigalle, de Tassaert et de Vassé?

Aussi les admirateurs,

aujourd'hui si nombreux, de l'art français du xviiie siècle, auront grand plaisir à voir, dans les salons du Pavillon allemand à l'Exposition Universelle, les pièces les plus importantes d'une telle collection. A cette occasion, M. le docteur Paul Seidel, conservateur du Musée Hohenzollern et des collections d'art de S. M. l'Empereur d'Allemagne, a dressé, pour la première fois, le *Catalogue général des œuvres d'art françaises du xviiie siècle appartenant à Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, roi de Prusse*, qui vient de paraître, publié simultanément en allemand et en français, illustré de quatorze eaux-fortes et de soixante-seize dessins par Peter Halm.

En plus de ce grand ouvrage, tiré à un assez petit nombre d'exemplaires, M. Seidel a donné un catalogue illustré de celles de ces œuvres d'art qui figurent actuellement à l'Exposition Universelle, et la traduction française en a été publiée simultanément à Berlin et à Leipzig.

Grâce à l'extrême obligeance de notre savant confrère, les lecteurs du *Figaro Illustré* vont trouver ici les reproductions fidèles de ces tableaux et de ces bustes, dont le *Catalogue* — à l'introduction duquel nous ferons de nombreux emprunts — nous permet de reconstituer l'histoire.

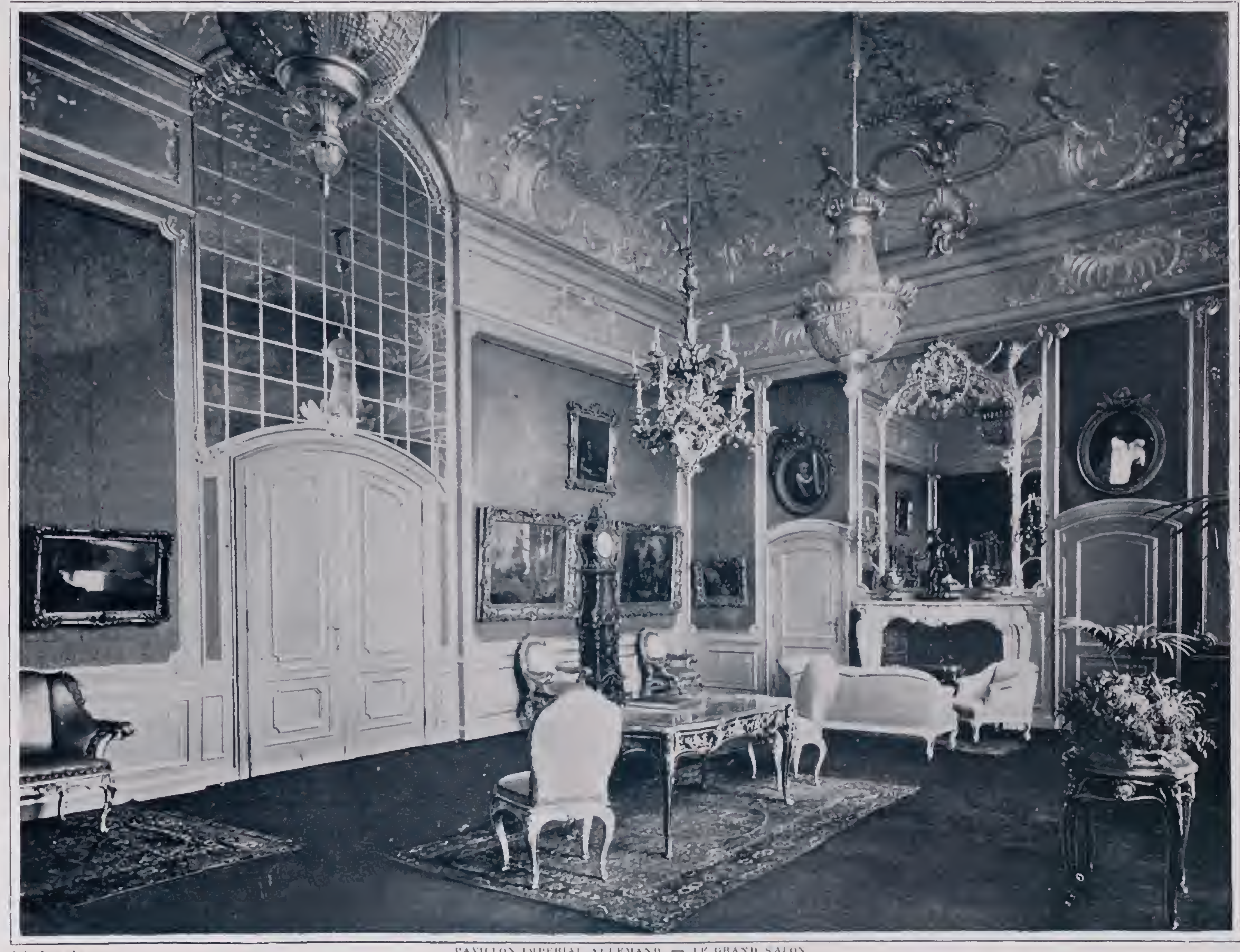
Cette collection n'est pas, comme celles de la plupart des autres souverains de l'Europe, le résultat d'acquisitions faites au cours de plusieurs siècles, par divers princes.



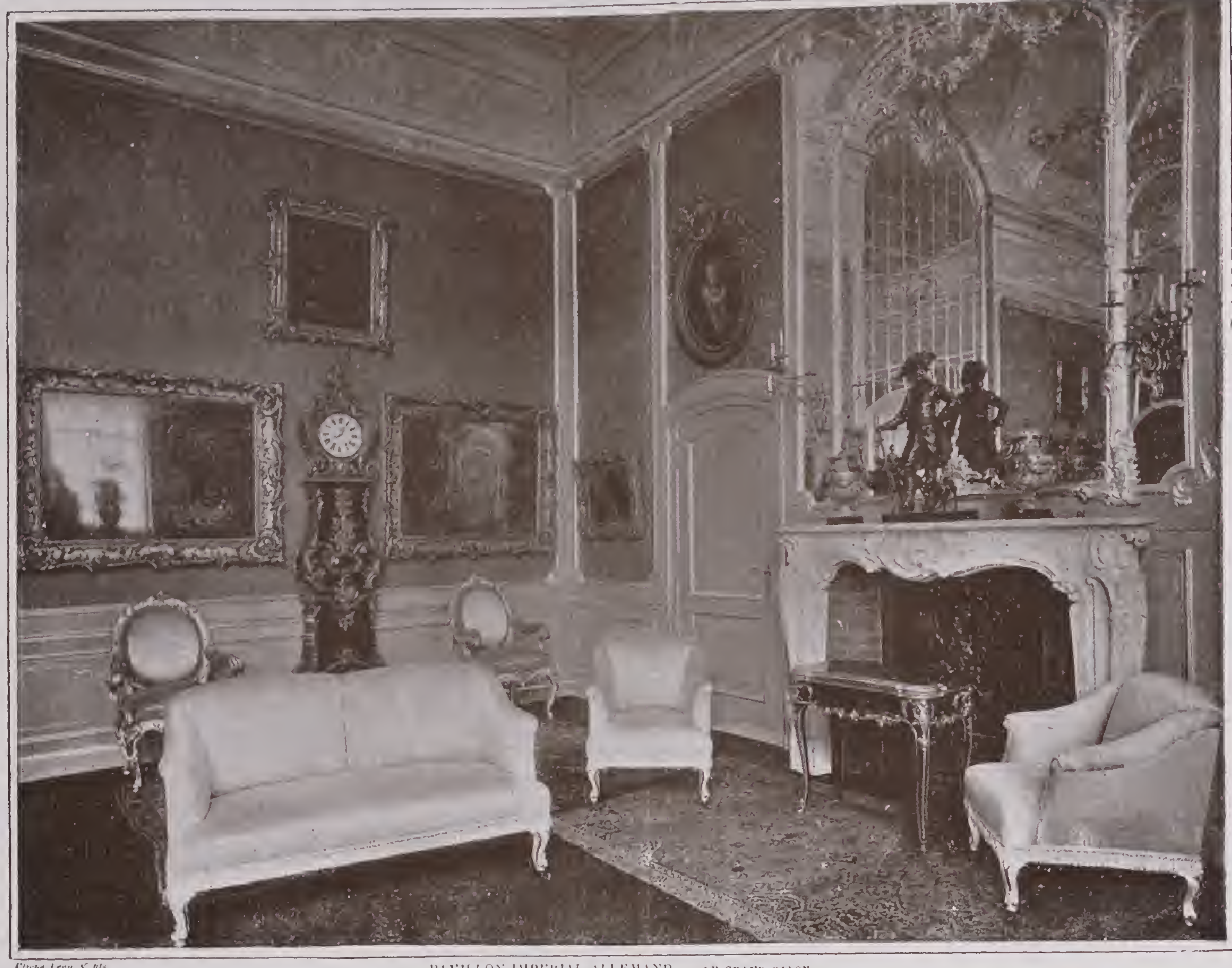
LOUIS XVI
Tapisserie des Gobelins par Cozette, d'après Duplessis (1783)
(Pavillon Impérial Allemand)

Nous y voyons, au contraire, l'œuvre d'un seul roi, qui l'a marquée de sa puissante empreinte et lui a communiqué quelque chose de son esprit volontaire et personnel. Elle a presque pour seul auteur Frédéric II, qui s'efforça pendant son long règne (1740-1786) d'imposer à la Prusse ses idées et ses goûts.

Bien qu'il faille voir en lui, avant tout, le général et l'administrateur, Frédéric II mérite une place à part parmi les grands amateurs du siècle dernier. Sa passion pour les arts — un des traits caractéristiques de cette figure complexe — pourrait surprendre au premier abord dans un esprit aussi positif et aussi militaire. On serait tenté parfois d'y voir surtout le calcul intelligent et perspicace d'un roi soucieux de donner à son peuple l'exemple du raffinement, et de lui procurer tous les bénéfices matériels et moraux qu'entraîne après soi le développement des arts. Mais une pareille conception ne serait point juste. Sans doute Frédéric le Grand songea à faire de Berlin un centre artistique, car il comprenait quels avantages son pays en retirerait ; mais il aima véritablement les arts pour eux-mêmes, pour les jouissances qu'ils donnent, et, du moins au début de sa vie, sans



Cliché Levy & fils. PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND. — LE GRAND SALON



Cliché Levy & fils. PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND. — LE GRAND SALON

aucune arrière-pensée politique ou économique. Nous devons le croire sincère quand il écrit à Grimm : « J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les sciences, et lorsque je puis contribuer à les propager, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, parce que, dans ce monde, il n'y a pas de vrai bonheur sans eux. » Ce goût lui était véritablement inné, car il le manifesta dès sa jeunesse. Ennuyé par la platitude et les allures militaires de la Cour à Berlin et à Potsdam, il sut se créer, dans son château de Rheinsberg, loin de son père le sévère Frédéric-Guillaume Ier, un cercle de peintres et d'amateurs, au milieu duquel il passa quelques-unes de ses années les plus heureuses, cultivant avec ardeur les idées et les manières françaises.

Ces tendances, que Frédéric-Guillaume Ier désapprouvait fort, de qui Frédéric les tenait-il ? Sans doute de sa mère, qui avait fait de son château de Monbijou un centre de culture française et de goût artistique ; mais ce penchant fut surtout favorisé par les amis dont il s'entoura. Parmi ceux-ci, il faut citer d'abord Georges-Wenceslas de Knobelsdorff, qui avait étudié la peinture avec Antoine Pesne, et qui, comme architecte, fut le conseiller le plus écouté du prince héritier et du jeune souverain. Il se forma le goût par de nombreux voyages, visita l'Italie pour étudier les monuments de l'antiquité et ceux de la renaissance, et aussi la France, où il fréquenta presque exclusivement les artistes et les collectionneurs. On sait, grâce à l'« Éloge du baron de Knobelsdorff », écrit par Frédéric après la mort de son ami, ce que celui-ci avait le plus admiré à Paris, et l'on éprouve quelque surprise à constater qu'il avait surtout été séduit par l'art académique ; il n'appréciait, comme peintres, que les disciples de Poussin et de Lebrun (auxquels il joignait cependant Chardin), et, en architecture, ne daignait admirer que la colonnade de Perrault et la façade de Versailles qui donne sur les jardins.



Cliché Braun, Clément & Cie

POTSDAM. — GALERIE DU CHATEAU DE SANSSOUCI

On doit mentionner aussi, bien qu'il ait été moins intimement lié avec le Roi, le graveur Georges-Frédéric Schmidt. Brandebourgeois de naissance, il passa ses années d'étude les plus fructueuses à Paris, où une recommandation de Pesne lui valut l'amitié de Lancret ; ses premiers travaux furent des gravures d'après les tableaux de ce peintre ; et quelques portraits qu'il exécuta plus tard lui attirèrent une telle réputation, qu'il devint, quoique étranger et protestant, membre de l'Académie de Peinture.

L'admirateur le plus enthousiaste de l'art français, toutefois, dans le cercle des amis de Frédéric, fut Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens. Plus



Cliché Braun, Clément & Cie. *Typogravure Goupil, Paris.*

J.-F. DE TROY. — LA DÉCLARATION

PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND



Cliché Braun, Clément & Cie. *Typogravure Goupil, Paris.*

A. WATTEAU. — LES COMÉDIENS FRANÇAIS

POTSDAM. — NOUVEAU PALAIS

passionné, malheureusement, que véritablement éclairé, ce dernier paraît avoir donné à son souverain les conseils les plus fâcheux. Pénétré d'admiration pour Jacques-Pierre Cazes, qui lui avait enseigné la peinture, il fit acheter à Frédéric plusieurs œuvres de cet artiste, qui comptent certainement parmi les toiles les plus médiocres de Berlin et de Potsdam. Un pareil manque de goût ne doit d'ailleurs pas surprendre chez un homme qui préférait Van der Werff à Watteau, et professait un culte presque exclusif pour les œuvres empreintes de l'académisme le plus intransigeant. Et pourtant ce même d'Argens, d'après qui Watteau n'a « jamais rien fait de sérieux qui mérite l'estime des connaisseurs », savait apprécier des œuvres tout aussi éloignées de la classique noblesse : il se vantait de posséder la plus belle collection d'estampes de Dürer qui existât en Allemagne, et il avait réuni de nombreuses gravures et peintures de Lucas de Leyde, de Cranach, d'Aldegrever.

A côté de ces amateurs se distinguait enfin un personnage plus illustre : le propre frère de Frédéric, le prince Henri de



Cliché B... Goupil & Cie

A. WATTEAU. — L'ENSEIGNE DE GERSAINT (côté gauche)
CHATEAU DE BERLIN

Prusse. C'est à lui, alors âgé de dix-huit ans, que le roi donna, en 1744, Rheinsberg avec tout ce qu'il contenait. Or ce château, où Frédéric avait vécu quelques-unes de ses plus belles années, renfermait un ensemble très important de peintures françaises, notamment une série de tableaux de Lancret. Le prince Henri méritait de recevoir un pareil don, car il se montra toujours un véritable « curieux » ; il forma une collection considérable, achetée presque tout entière à Paris, où il avait pour agent ce Mettra qui s'occupait des achats du roi. Il acquit, de Madame de Pompadour, deux tableaux de Pater représentant des scènes de harem, et il eut, par héritage, une importante peinture de Watteau, où l'on voyait Louis XIV remettant le cordon bleu au duc de Bourgogne ; cette toile, qui avait appartenu à M. de Julienne, a malheureusement disparu, et nous ne la connaissons aujourd'hui que par la gravure de Larmessin et par une grande peinture d'Antoine Dieu, conservée au Musée de Versailles, où la composition primitive a été augmentée de sept personnages. Le prince Henri, enfin, vint deux fois à Paris, et nous pouvons juger du plaisir que lui causèrent ces voyages par cette phrase d'une de ses lettres : « J'ai passé la moitié de ma vie à désirer

voir la France ; je vais passer l'autre moitié à la regretter. » Il avait même eu l'intention de s'établir tout à fait à Paris, et, sans la Révolution, il aurait sans doute mis ce projet à exécution, car l'accueil qu'il avait trouvé en France l'avait charmé; il avait reçu de Louis XVI de très belles porcelaines de Sèvres, deux garnitures d'ameublement en tapisseries des Gobelins, et des tapis de la Savonnerie. Il avait fréquenté assidûment quelques-uns des salons les plus agréables de Paris, notamment celui de la marquise de Sabran, et il était allé souvent à l'atelier de Houdon, qui fit de lui plusieurs bustes, en marbre et en bronze.

Madame Vigée-Lebrun nous a laissé dans ses *Souvenirs* un portrait assez curieux de ce prince, qui assistait volontiers aux soirées musicales qu'elle donnait. « Il était petit, mince, et sa taille, quoiqu'il se tint fort droit, n'avait aucune noblesse. Il avait conservé un accent allemand très marqué et grasseyait excessivement. Quant à la laideur de son visage, elle était au premier abord tout à fait repoussante. Cependant avec deux gros yeux, dont l'un à droite et l'autre à gauche, son regard n'en avait pas moins je ne sais quelle douceur, qu'on remarquait aussi dans le son de sa voix, et lorsqu'on l'écoutait, ses paroles étant toujours d'une obligeance extrême, on s'accoutumait à le voir... Il avait, pour les arts et surtout pour la musique, une véritable passion, au point qu'il voyageait presque toujours avec son premier violon afin de pouvoir cultiver son talent en route. Ce



Cliché Braun, Clément & Cie.

A. WATTEAU. — L'ENSEIGNE DE GERSAINT (côté droit)
CHATEAU DE BERLIN

talent était assez médiocre, cependant le prince Henri ne laissait échapper aucune occasion de l'exercer. Durant tout le séjour qu'il a fait à Paris, il est venu constamment à mes soirées musicales ; il ne redoutait point la présence des premiers virtuoses, et je ne l'ai jamais vu refuser de faire sa partie dans un quatuor à côté de Viotti qui jouait le premier violon. »

Ce groupe d'amateurs qui entourait Frédéric II devait en partie son goût pour l'art français à un peintre parisien établi à Berlin, à Antoine Pesne. Portraitiste fécond, Pesne a exercé sur l'histoire de l'art en Allemagne une influence considérable, qu'il doit moins à son talent, tout à fait médiocre, qu'à l'amitié de Frédéric et au prestige incontesté dont l'art français jouissait alors dans toute l'Europe. Né à Paris en 1683, Pesne fut d'abord l'élève de son père, Thomas Pesne, et de son grand-oncle, Charles de la Fosse : vers l'âge de vingt ans, il partit pour l'Italie, où il travailla surtout à Naples, à Rome et à Venise. Dans cette dernière ville il peignit le portrait du baron de Kniphausen, qui montra ce tableau à Frédéric I[er], roi de Prusse. Appelé à Berlin, l'artiste s'y établit en 1710, avec toute sa famille, et devint, l'année suivante, peintre de la Cour. Depuis ce moment, et pendant près de quarante-six ans, il fit une



Cliché Braun, Clément & Cie. *Typogravure Goupil, Paris.*

NICOLAS LANCRET. — LE BAL

POTSDAM. — CHATEAU DE LA VILLE



Cliché Braun, Clément & Cie. *Typogravure Goupil, Paris.*

J.-B. PATER. — LA FÊTE EN PLEIN AIR

PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND

quantité considérable de portraits, et son activité ne se borna pas à la seule ville de Berlin, car il travailla également en Saxe et à Dessau. Au milieu de toutes ses occupations, il n'oubliait d'ailleurs point sa patrie : l'Académie lui ouvrit ses portes en 1720, et il alla y occuper sa place en 1723. Frédéric II n'avait pas tardé à distinguer Pesne, devant lequel il posa très souvent avant son avènement, et auquel il demanda de grandes compositions décoratives pour les châteaux de Rheinsberg, de Charlottenburg et de Potsdam. Mais il ne lui témoignait pas seulement sa faveur par de nombreuses commandes : il l'invitait à sa table, avec les amis que nous avons déjà cités, et là des discussions interminables s'engageaient sur l'essence et les limites de l'art, après lesquelles le prince s'amusait parfois à mettre en vers — fortement chevillés — les conclusions de ces entretiens.

Ainsi, dans un poème daté de mai 1738, nous voyons Frédéric, à propos d'un portrait de Jordan que Pesne exécutait alors, donner une sorte d'instruction générale sur la manière dont un portrait doit être traité :

> Jordan, tout bon poète et tout peintre fameux
> Doit exceller surtout par le rapport heureux
> Des traits hardis, frappants, dont brille son ouvrage.
> Avec l'original dont il offre l'image.
> Le peintre scrupuleux doit, dans tous ses portraits,
> Imiter le maintien, le coloris, les traits,
> Et les effets divers que produit la nature.
>
> . . . .
>
> Et qu'un roi sur le trône ait le sceptre à la main,
> Que César soit vêtu comme un héros romain,
> Que choisissant le vrai dans l'air, dans l'attitude,
> Un Erasme, un Jordan soit dépeint en étude,
> S'appuyant sur un bras, l'œil vif, spirituel,
> Et l'esprit au-dessus du monde sensuel,
> Méditant gravement quelque phrase oratoire,
> Empoignant le papier, la plume et l'écritoire.



A. WATTEAU. — L'AMOUR A LA CAMPAGNE
(Pavillon Impérial Allemand)

Ses rapports agréables avec Pesne durent influer sur la décision que prit Frédéric d'appeler à Berlin divers artistes français. Son agent, pour ces délicates négociations, était le marquis d'Argens, mari de l'actrice Babette Cochois, dont la sœur, Marianne Cochois, était une danseuse très en vue à Berlin. Le marquis prenait beaucoup de peine pour satisfaire son souverain, sans y parvenir toujours. Ainsi, en 1747, il proposa à Carle Van Loo d'aller s'établir à Berlin moyennant une pension de douze mille livres, non compris le paiement des tableaux qu'il exécuterait; l'artiste accepta d'abord, puis se déroba au dernier moment, avec cette belle réponse : « Monsieur, avant de quitter sa patrie, il y faut penser toute sa vie ». Finalement, d'Argens envoya à Berlin un neveu de Carle, Charles-Amédée-Philippe Van Loo, peintre de second ordre, mais auquel sa fécondité donna une certaine importance. Comme Pesne produisait alors beaucoup moins, à raison de son âge, Van Loo reçut de très nombreuses commandes; il fit notamment les deux grands tableaux du Nouveau Palais, *le Sacrifice d'Iphigénie* et *l'École d'Athènes*, toute une série de peintures de chevalet, et des modèles de tapisserie pour la manufacture de Vigne.

D'autre part, Frédéric s'intéressait à la décoration plastique non moins qu'à la décoration picturale de ses châteaux; aussi fonda-t-il, à Berlin, un atelier de sculpture, dont il confia la direction à plusieurs artistes qu'il fit venir de Paris. Il aurait désiré voir à son service le second des frères Adam, Nicolas-Sébastien; mais ce fut le troisième et d'ailleurs le moins connu, François-Gaspard, qui partit, à la suite d'une petite supercherie que Dargenville a racontée : « Depuis longtemps le roi de Prusse désirait attirer Nicolas Adam dans son royaume. Les deux frères de cet artiste ne pouvaient l'ignorer : aussi tinrent-ils très secrets les détails de cette affaire. Ce fut en 1747 que Frédéric manda, pour venir à Berlin, Adam le cadet, avec la qualité de son premier sculpteur, et une pension de quatre mille livres pour son voyage. Le porteur de ces ordres (probablement d'Argens) alla chez l'aîné des Adam demander, de la part du roi, le jeune Adam. L'aîné fit paraître son dernier frère, récemment arrivé d'Italie après un séjour de six ans. L'agent se laissa aisément surprendre, et lui montra les offres du roi, qui furent promptement acceptées. François, c'est le nom du troisième Adam, part pour la Prusse; il arrive; la renommée publie qu'Adam le jeune vient à Berlin : des Prussiens, dont il était connu, se rendent à la poste pour le féliciter. Il est aisé de juger de leur surprise à la vue d'un visage inconnu. » François-Gaspard n'en fut pas, toutefois, moins bien accueilli par Frédéric. Car il arrivait juste à temps pour prendre une part active à la décoration du château et du parc de Sanssouci. Il se constitua un atelier où travaillaient avec lui deux élèves qu'il avait ame-



Cliché Braun, Clément & Cie

A. WATTEAU. — L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE
(CHATEAU DE BERLIN. Salon de S. M. l'Impératrice)

nés de Paris, et plusieurs aides. Après la mort d'Adam, survenue en 1761, cet atelier fut dirigé par Sigisbert-François Michel, frère de Claude Michel qui rendit illustre son surnom de Clodion. Artiste de second ordre, et, de plus, fort négligent, il était incapable de diriger des travaux importants, et ses irrégularités lui attirèrent, de la part du roi, des reproches fréquents. Son successeur, Jean-Pierre-Antoine Tassaert, Flamand de naissance, mais tout Français d'éducation, eut au contraire de très bons rapports avec Frédéric, auquel d'Alembert l'avait recommandé : sous le règne de Frédéric-Guillaume II, il devint même le chef de tous les décorateurs employés aux palais royaux.

Ainsi entouré d'admirateurs de l'art français et d'artistes français, Frédéric II ne pouvait pas, comme collectionneur, échapper



A. WATTEAU. — L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE
(Musée du Louvre)



Cliché Braun, Clément & Cie. *Typogravure Goupil, Paris.*

NICOLAS LANCRET. — LA FÊTE EN PLEIN AIR

POTSDAM — CHATEAU DE LA VILLE



Cliché Braun, Clément & Cie. Typogravure Goupil Paris

J.-B. PATER. — LE BAIN

PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND



CHARDIN. — LE DESSINATEUR (Pavillon Impérial Allemand)

à l'influence de notre art; et il la subit en effet pendant la plus grande partie de sa vie. Pourtant il ne suivit pas aveuglément les admirations et les dédains de ses contemporains, mais sut, au contraire, faire preuve d'un goût personnel. Sans se laisser entraîner par les théories académiques de Knobelsdorff et de d'Argens, il préféra aux solennelles compositions des artistes officiels les toiles plus avenantes des « peintres de fêtes galantes ». Watteau, Pater et Lancret furent ses artistes favoris. Comme l'a très bien remarqué M. Seidel, c'est dans *l'Embarquement pour Cythère* que Frédéric trouva le modèle de ce qu'il voulut réaliser à Rheinsberg et plus tard à Charlottenburg et à Potsdam. Nous pourrions prendre pour la description d'une toile de Watteau cette vive peinture de Sanssouci que Frédéric lui-même nous donne dans une lettre en vers, adressée à d'Argens :

> Suivez les plaisirs sur mes pas.
> Venez à Sanssouci, c'est là que l'on peut être
> Son souverain, son roi, son véritable maître ;
> Ce champêtre séjour, par sa tranquillité,
> Nous invite à jouir de notre liberté.
> D'Argens si vous voulez connaître
> Cette solitude champêtre,
> Ces lieux où votre ami composa ce discours,
> Où la Parque pour moi file les plus beaux jours,
> Sachez qu'au haut d'une colline,
> D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
> La maison du maître domine ;
> D'un ouvrage fini l'on admire le soin :
> La pierre sous la main habilement taillée,
> En divers groupes travaillée,
> Décore l'édifice et ne le charge point.
> A l'aube ce palais se dore
> Des premiers rayons de l'aurore,
> Sur lui directement lancés ;
> Par six fenêtres différentes
> Vous descendez six douces pentes,
> Pour fuir dans des bosquets de cent verts nuancés.
> Sous ce branchage épais, des nymphes enfantines
> Font sauter et jaillir leurs ondes argentines
> Sur des marbres sculptés qui ne le cèdent pas
> Aux chefs-d'œuvre des Phidias.

Dans les scènes paisibles et élégantes de Watteau, Frédéric trouvait un contraste heureux avec sa propre existence tendue et active, et il souhaitait de pouvoir s'abandonner à de pareilles idylles :

> Dans le cours de mes ans, terme si peu durable,
> Je veux sur mon chemin du moins semer des fleurs,
> Et, peignant tout en beau, rendre ma vie aimable :
> La vérité désagréable
> Ne vaut pas mes douces erreurs.

Aussi cherche-t-il avant tout dans la peinture l'oubli des



Cliché Braun, Clément & Cie

N. LANCRET. — LA FIN DU REPAS (Potsdam. — Château de Sanssouci)



Cliché Braun, Clément & Cie.

Typogravure Goupil, Paris.

A. WATTEAU. — LA DANSE

PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND

ennuis quotidiens, l'« île des bienheureux », comme il dit lui-même, où son esprit puisse se laisser bercer par des rêves poétiques. Pesne ayant un jour voulu peindre des tableaux d'église, Frédéric le lui reproche, et lui indique, dans une longue pièce de vers datée de 1737, à quels sujets il doit se borner :

Abandonne tes saints entourés de rayons,
Sur des sujets brillants exerce tes crayons :
Peins-nous d'Amaryllis les danses ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues,
Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.



N. LANCRET. — LE MOULINET
(Pavillon Impérial Allemand)

Aussi n'est-on pas surpris de voir qu'il demanda à Pesne des tableaux dans le goût de Watteau — (nous en voyons un à l'Exposition, très médiocre mais instructif) — pour décorer les appartements de Potsdam ; et le portraitiste dut exécuter notamment, pour le château de la ville de Potsdam, divers tableaux qui représentent, par exemple, la Barbarina dansant dans un paysage, ou les chanteurs et les chanteuses de l'Opéra improvisant un concert.

Tous les peintres français ne répondaient pas à cet idéal, et l'on comprend que Frédéric ait eu très peu de goût pour les

œuvres de Poussin. Pourtant cet artiste, qui mettait tant d'« idées » dans ses œuvres, aurait dû plaire au roi, qui, à vrai dire, était plus sensible au sujet d'un tableau qu'à sa valeur picturale, et aimait la peinture plutôt en idéologue qu'en artiste. C'est là un point qu'on n'a guère mis en lumière, et qui pourtant mérite quelque attention, car il nous semble caractéristique. Dans le goût de Frédéric on peut, en effet, distinguer deux tendances : l'une, qui est la plus personnelle, lui fait aimer les scènes gracieuses et champêtres ; l'autre, qui tient à son entourage et à l'éducation d'alors, lui fait admirer les sujets réputés



N. LANCRET. — RÉUNION DANS UN PAVILLON
(Pavillon Impérial Allemand)

nobles, empruntés à la mythologie classique. Cette dernière devait l'emporter : le roi finit par se lasser des peintres qui avaient charmé sa jeunesse. Comme on lui offre, en 1759, dix toiles de Lancret, il répond : « Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne suis plus dans ce goût-là, ou plutôt que j'en ai assez dans ce genre. J'achète à présent volontiers des tableaux des *grands peintres* tant de l'école flamande que de l'école française. Si vous en savez quelqu'un à vendre, vous me ferez plaisir de me l'indiquer. » Déjà quatre ans auparavant, en 1755, il se vantait d'avoir « ramassé... deux Corrèges, deux

Guides, deux Paul Véroneses, un Tintoret, un Solimene, douze Rubens, onze Van Dycks » ; et, en 1764, il écrira à Algarotti qu'il préfère les peintres italiens aux peintres français.

Ces fluctuations ont quelque intérêt, car elles prouvent que Frédéric aima véritablement les arts. On serait, en effet, presque amené à en douter par instants, quand on voit comment il traite les questions qui s'y rapportent. Sans doute il manifeste quelquefois clairement son goût personnel, comme dans cette lettre adressée au comte de Rothenburg : « Les tableaux de Le Moine et de Poussin peuvent être beaux pour des connoisseurs ; mais, à dire le vrai, je les trouve fort vilains : le coloris en est froid et disgracieux, et la façon ne me plaît pas du tout. » Mais plus souvent ce sont des considérations d'un tout autre genre qui le guident dans ses acquisitions. La question d'argent, d'abord, joue un grand rôle : comme on voulait un jour lui faire acheter un Raphael qui se trouvait à Rome, et pour lequel le roi de Pologne avait déjà offert une somme élevée, il répond à l'intermédiaire qu'il est en marché pour un autre Raphaël « qui n'est pas si cher... Libre au roi de Pologne de payer trente mille ducats pour un tableau et d'imposer en Saxe cent mille thalers de taxes, mais ce n'est pas ma méthode. Ce que je puis payer à un prix raisonnable, je l'achète, mais ce qui est trop cher, je le laisse au roi de Pologne, car je ne puis pas fabriquer de l'argent ; et mettre des impôts, ce n'est pas mon affaire. » Cette question de prix, sur laquelle il revient souvent dans ses lettres, semble d'ailleurs lui avoir joué d'assez vilains tours : c'est probablement parce qu'il ne voulait pas payer les Watteau au prix élevé qu'ils valaient dès lors, qu'on lui en envoya une série de faux dont il ne sut pas se méfier.

D'autre part, Frédéric accorde une importance imprévue à



Cliché Braun, Clément & Cie.

N. LANCRET. — L'OISELEUR
(Pavillon Imperial Allemand)

des considérations, somme toute, bien secondaires, et semble parfois acheter des peintures uniquement pour garnir les murs de ses appartements ; ainsi il écrit naïvement, en 1755, à sa sœur Wilhelmine : « La folie... des tableaux sera courte chez moi, car dès qu'il y en aura assez selon la toise, je n'achète plus rien ». On peut difficilement ne pas voir là un certain manque de délicatesse dans la conception de l'art, nuance que l'on retrouve dans ses rapports avec les artistes, qu'il traite parfois avec une rudesse toute militaire. A Van Loo, qui lui demande de prolonger son séjour à Paris, il répond brutalement : « Ne vous payant... point pour demeurer en France, vous ne tarderez point de revenir à temps ». Et il écrit en 1769 à Sigisbert-François Michel : « Jusqu'ici vous avez travaillé avec une paresse inouie, et qui aurait mérité que je vous chasse il y a longtemps, ce qui, comme je vous avertis d'avance, ne manquera pas d'arriver, si vous continuez de travailler sur le même pied négligent que je vous connais depuis que vous êtes dans le service ».

Pourtant il ne faudrait tirer de tous ces faits, qu'excusent tant de préoccupations graves et une éducation première assez peu libérale, aucune conclusion trop défavorable au sens artistique de Frédéric II. On ne peut oublier que ce prince accordait aux artistes qu'il faisait travailler des traitements vraiment élevés, et savait à l'occasion leur céder et modifier ses commandes à leur gré, quand ils invoquaient, comme le fit un jour Tassaert, les nécessités et les règles de leur art. De plus, s'il les tyrannisait parfois, il recherchait leur société. Enfin, il achetait sans cesse des tableaux et des sculptures.

Ces acquisitions jouaient même un rôle considérable dans la vie de Frédéric, comme le prouvent ses nombreuses lettres relatives à ce sujet.



PATER. — RÉUNION DEVANT LE MUR D'UN PARC
(Pavillon Impérial Allemand)

De tous les agents chargés par le roi de Prusse de lui découvrir des œuvres d'art, le plus zélé n'était autre que son ambassadeur auprès de la cour de France. Le comte de Rothenburg avait d'ailleurs, grâce à son mariage (il avait épousé la fille du lieutenant général marquis de Parabère) des relations utiles : elles lui permettaient d'être prévenu à temps des occasions qui se présentaient au cours de l'incessant trafic d'objets d'art qui, dès cette époque, avait lieu à Paris. Et il rendit ainsi de nombreux et très réels services à son maître. Grâce à sa correspondance, nous pouvons suivre presque jour par jour, à de certains moments, l'histoire de quelques-uns des plus importants achats faits par Frédéric. En voici des exemples caractéristiques, qui se rapportent aux années 1744 et 1745.

Le 30 mars 1744, Rothenburg écrit de Paris au roi :

Je vous ai acheté deux tableaux admirables de Lancret qui sont des sujets charmants et très rares (*le Moulinet* et *la Réunion dans un pavillon*, actuellement au Pavillon allemand) — ; ce sont les deux chefs-d'œuvre de ce peintre ; je les ai de la succession de feu M. le prince de Carignan, qui les a payés à ce peintre, pendant qu'il était encore en vie, dix mille livres, et je les ai eus pour trois mille livres, ce qui fait sept cent cinquante écus de notre monnaie, que je vous prie, Sire, de me faire remettre pour les payer. Je suis aussi en marché pour vous avoir des Watteau. Il est très difficile de trouver des tableaux de ces deux maîtres : mais Votre Majesté se pourra flatter d'avoir deux sujets aussi bien traités et aussi agréables qu'il y en a dudit peintre ; de plus ils sont d'une belle grandeur pour bien orner votre nouvel appartement, où vous comptez les mettre : ce qui a été fort difficile à trouver, ce peintre n'ayant guère travaillé qu'en petits tableaux.



PATER. — ARRIVÉE DES COMÉDIENS AU MANS (*Roman Comique*)
(Pavillon Impérial Allemand)

Les acquisitions plurent au roi, qui, dès le 4 avril, envoya l'argent nécessaire, et donna de plus amples instructions à son ambassadeur :

Quant aux tableaux dont j'ai besoin pour orner mon nouvel appartement, il m'en faut trois : ainsi, vous tâcherez d'avoir avec les deux tableaux de Watteau dont vous êtes en marché, encore un du même maître, mais qui soit d'un travail exquis, et de la même belle grandeur que les deux autres.

Embarrassé par cette nouvelle demande, Rothenburg écrit à Frédéric, le 27 avril :

J'ai mille peines à trouver des tableaux de Watteau, qui sont d'une rareté extrême. J'étais en marché pour deux pendants : mais on me les voulait vendre huit mille livres, ce que j'ai trouvé trop cher ; j'espère qu'un de mes amis qui en a deux me les cédera à meilleur compte, et qui sont très beaux

Mais de pareilles prétentions effraient l'amateur économe que fut toujours le roi de Prusse, qui répond par retour du courrier, le 7 mai :

Le prix de huit mille livres qu'on vous a demandé de deux tableaux de Watteau est exorbitant, et vous avez bien fait de ne pas conclure à pareil marché ; aussi n'en ai-je besoin que d'un seul tableau que vous tâcherez de me faire avoir, s'il est possible, à un prix raisonnable.

Justement, sur ces entrefaites, l'ambassadeur a trouvé ce que désirait son souverain :

J'ai... acheté un tableau de Watteau qui est admirable, dont j'envoie ci-joint l'estampe. Ce tableau est un des plus beaux qu'il ait faits, et d'une belle grandeur. Je l'ai eu à fort bon marché, il ne coûte à Votre Majesté que mille



LANCRET. — LE MONTREUR DE BOITE D'OPTIQUE
(Pavillon Impérial Allemand)

quatre cents livres, qui sont de notre monnaie trois cent cinquante et quelques écus. Je tâcherai aussi d'avoir les autres au meilleur marché qu'il me sera possible. Les tableaux que vous désirez sont fort difficiles à trouver, tous les ouvrages que Watteau a faits sont presque en Angleterre, où on en fait un cas infini.

Néanmoins il s'empresse de continuer ses investigations, et il écrit au roi le 27 mai :

Je vous ai acheté, Sire, un beau et magnifique tableau de Lancret, représentant le théâtre italien avec toutes sortes de figures agréables et bien finies ; il me coûte douze cents livres. Je cherche quelques tableaux de Watteau ; j'en trouve bien quelques-uns de cet auteur, mais ils ne sont pas bien finis, et sur ses derniers temps ses tableaux paraissent comme des essais, ce qui ne fait pas mon affaire. J'espère pourtant que je trouverai encore, avant que je parte, ce que je cherche pour vous.

D'ailleurs Frédéric ne demande pas seulement des tableaux à son ambassadeur ; il le charge de lui procurer aussi divers objets d'ameublement, ou des sculptures, et il a soin de préciser ce qu'il désire :

Il me semble que le lustre de cristal de roche, dont parle Petit, est bien gigantesque et même lourd, cela ne ferait pas un bon effet dans mes chambres de Potsdam. Je laisse cependant l'arrangement de tout cela à Petit ; il faut qu'il sache que l'appartement pour lequel on le destine n'a que seize pieds de hauteur sur quarante-quatre de long et vingt-deux de large ; c'est ensuite à lui de faire le choix.

Ce Petit, dont le nom revient souvent dans les lettres de Frédéric, était, lui aussi, chargé d'acheter des œuvres d'art, de même que les marchands français Girard et Michelet, établis à Berlin. Les comptes de ces derniers renferment quantité d'indications précieuses, car l'argent destiné aux agents de Paris passait en grande partie par leurs mains. Nous y apprenons, par exemple, qu'en 1746 le roi acquit de la veuve du peintre Lancret deux portraits, pour lesquels on lui demanda dix mille livres ; cette somme parut énorme à Frédéric, qui écrivit de sa propre main sur la note présentée par Girard et Michelet, que c'était là un « compte d'apothicaire », et que dorénavant il ne faudrait plus rien faire venir directement de France sans le prévenir.



HOUDON. — LE PRINCE HENRI DE PRUSSE *(bronze)*

Mais l'agent spécial du roi, pour cette sorte d'affaires, était Louis-François Mettra, écuyer, ancien échevin de la ville de Paris ; il demeurait rue de Quincampoix, à l'hôtel de Beaufort, paroisse Saint-Nicolas des Champs, et « représentait » en toutes circonstances les droits du roi de Prusse. Sa correspondance fournit de curieux détails sur le commerce de la curiosité à cette époque. Nous y voyons que, dès ce moment comme aujourd'hui, des discussions parfois très vives s'élevaient entre marchands et amateurs au sujet de l'authenticité de certaines œuvres. C'est ce que prouve par exemple cette curieuse lettre, que nous donnons à titre de document tout à fait caractéristique, bien qu'il ne s'agisse pas de peintures françaises :

C'est avec une douleur d'autant plus vive (écrit Mettra à De Catt, lecteur de Frédéric, à la date du 1er septembre 1766) que j'ai appris que les deux tableaux sur marbre que j'ai achetés dernièrement par ordre de Sa Majesté ont



Cliché Braun, Clément & Cie — Typogravure Goupil, Paris.

A. WATTEAU. — LA LEÇON D'AMOUR

PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND



Cliché Braun, Clément & Cie. *Typogravure Goupil, Paris*

F. BOUCHER. — VÉNUS, MERCURE ET L'AMOUR

POTSDAM. — NOUVEAU PALAIS

paru n'être pas du Corrège et de Raphael, que cette imputation a pu faire soupçonner mon zèle. Je sens trop le prix de la confiance dont le Roi daigne m'honorer pour m'en rapporter à mes propres lumières dans les acquisitions, et je ne me suis déterminé à proposer ces deux tableaux à Sa Majesté que d'après le témoignage unanime qu'ont rendu en leur faveur les plus habiles connaisseurs d'ici. Ils regardent celui du Corrège comme un des plus beaux de ce maître, et mettent celui de Raphael au niveau de celui qui est à Versailles. Les sieurs Colins, Boileau et Donjeux, reconnus dans toute l'Europe pour les plus versés dans cette pratique, m'ont donné le certificat ci-joint...

Il faut croire que ce brevet d'authenticité, qui a malheureusement disparu, ne parut pas suffisant à Berlin, car Frédéric II persista dans son intention de renvoyer les tableaux à Mettra qui, à cette nouvelle, se répandit en doléances et en protestations :

Vous me voyez au désespoir, Monsieur, votre lettre du 19e m'a rempli d'amertume : qui aurait pensé que ces trois hommes qui m'ont toujours éclairé et procuré de bonnes choses, dont l'un a été chargé avec son père du soin des tableaux du Roi, et le second à l'inspection de ceux du duc d'Orléans dont la galerie est une des plus belles de l'Europe, que ces trois connaisseurs, dis-je, ne prévaudraient pas contre celui qui n'a parlé probablement contre moi qu'à l'instigation de quelques envieux? J'espère toujours en la justice de votre équitable Monarque, sous les yeux duquel je vous prie d'exposer mon chagrin de voir mes sentiments soupçonnés, et en même temps mon inquiétude que ces tableaux... ne me restent sur le corps, parce que ma fortune ne me permettrait pas de le supporter. Sa Majesté est trop remplie de bonté pour détruire en un instant celle dont elle m'a toujours comblé, et pour permettre que mon zèle et mes soins éprouvent un pareil revers. Je ferai en sorte d'avoir de nouveaux certificats, j'aurai des témoignages de Boucher tant que j'en désirerai, mais comme je dois vous parler vrai, je vous avouerai que je crains de ne pas en obtenir d'autres, et il est bien humiliant pour moi qu'on en exige après tant d'années d'expérience, du bon choix que mon frère et moi avons



Cliché Braun, Clément & Cie

PATER. — LES PÊCHEURS
(Château de Berlin)

toujours su faire avec les mêmes conseils. La raison pour laquelle les peintres de notre académie ne voudront pas signer, c'est qu'il y a de la jalousie ici tout comme là, et qu'ils savent que je consulte ces trois peintres qui ont toujours fait leur unique étude des anciens tableaux, tandis que les autres artistes n'ont souvent vu que leurs propres ouvrages et ceux de leurs instituteurs, et ont encore décidé, il y a peu de temps, une copie être un original, et six mois après le véritable original, encore un original, de sorte qu'il se trouvait deux originaux parfaitement semblables...

Des mésaventures de ce genre arrivent à tous les amateurs, et Frédéric II, qui n'achetait le plus souvent que par l'intermédiaire de divers agents, s'y trouvait plus exposé qu'un autre. C'était là une des conséquences de sa condition royale et l'une de celles dont il dut parfois le plus souffrir. Mais aussi, à plusieurs reprises, cette même dignité royale lui procura quelques-unes des grandes joies de sa vie de collectionneur. La plus vive certainement fut celle qu'il éprouva en recevant de Louis XV, en 1752, cinq remarquables statues en marbre : *la Chasse, la Pêche* et le *Mars* de Lambert-Sigisbert Adam, et le *Mercure* et la *Vénus* de Pigalle.

Grâce à ces cadeaux, et à ses acquisitions, Frédéric II est parvenu à réunir une admirable collection d'œuvres françaises du XVIIIe siècle : et la partie de cet ensemble que l'on voit actuellement au Pavillon allemand de l'Exposition Universelle — trente-sept tableaux, sept sculptures, deux tapisseries, douze meubles et objets décoratifs — est pour donner du tout une idée très haute.

A vrai dire, deux des peintures les plus importantes n'ont malheureusement pas été envoyées à Paris : *l'Embarquement pour Cythère* et *l'Enseigne de Gersaint*, de Watteau, n'ont pas quitté leur place dans les appartements du château de Berlin. On doit vivement le regretter, car il eût été singulièrement intéressant de comparer *l'Embarquement* de Berlin à celui du Louvre, et *l'Enseigne* au fragment de la même composition que possède M. Léon Michel-Lévy et qui est actuellement exposé au Petit Palais (1). Néanmoins, Watteau est représenté au Pavillon allemand par quatre toiles de valeur. *La Danse*, qui occupe une place d'honneur, la mérite pleinement par le charme tout particulier de sa principale figure : la petite fille debout au premier plan, qui danse aux sons du flageolet dont joue un petit garçon, est d'une élégante simplicité vraiment admirable, et les couleurs très franches de sa

(1) Aussi avons-nous cru devoir les reproduire ici, de même que d'autres tableaux restés à Potsdam et à Berlin : *les Comédiens français*, de Watteau ; *le Bal, la Fin du repas, la Fête en plein air*, de Lancret ; *les Pêcheurs*, de Pater ; *Vénus, Mercure et l'Amour*, de Boucher.



CARTONNIER
(Pavillon Impérial Allemand)

robe semée de fleurettes s'enlèvent vigoureusement sur le large paysage du fond. Les trois enfants assis à gauche sont malheureusement moins plaisants et ôtent un peu de son charme à ce tableau qui, sans eux, semblerait bien près d'être un des chefs-d'œuvre du maître. Aussi doit-on préférer à *la Danse* une toile moins éclatante, mais d'une tonalité exquise et d'une rare entente de la composition : *l'Amour à la campagne*. Le groupement si habile des sept personnages, la douceur du paysage avec ses lointains bleuâtres et son ciel ravivé de rose, mettent cette peinture absolument hors de pair. *Les Bergers* se recommandent par d'autres qualités, par un sujet plus animé et par une exécution plus en dehors ; le couple dansant du premier plan a souvent été reproduit par les imitateurs de Watteau, dont aucun d'ailleurs n'aurait été capable de peindre le vieux berger assis qui joue de la musette. Quant à la *Leçon d'amour*, le triste état dans lequel elle se trouve aujourd'hui — on sait que Watteau n'accordait pas toujours à l'exécution matérielle de ses tableaux tout le soin désirable — lui retire malheureusement un peu de son intérêt.

A côté de leur maître, les autres peintres de « fêtes galantes » font ici singulièrement bonne figure, et l'on comprend, mieux que dans bien des musées, les causes de leur prodigieux succès. De Lancret, notamment, nous avons ici une série d'œuvres remarquables, en face desquelles on oublie ce que son dessin a parfois, et principalement dans les têtes, de lourd et de banal. *Le Moulinet* et *la Réunion dans un pavillon* nous font trouver bien sévère le jugement de Mariette, qui a dit de lui : « Tout ce qu'il a fait montre seulement le praticien », et l'on comprend que le comte de Rothenburg se soit hâté d'acquérir pour son souverain ces deux « pendants » célèbres, qui avaient appartenu à deux des plus fins amateurs du XVIIIe siècle, M. de Julienne et le prince de Carignan. Si des restaurations assez fâcheuses ont donné au *Moulinet* quelque dureté, comme elles ont altéré le caractère de certaines têtes dans *la Danse à la campagne* et *la Danse devant la tente*, au contraire, *la Danse devant la fontaine de Pégase* est plus intacte, et heureusement, car le paysage, d'un ton si chaud, le couple du premier plan où la robe rose de la danseuse, largement traitée, se drape avec une si rare élégance, sont vraiment dignes de Watteau : jamais, peut-être, Lancret ne s'est rapproché davantage de son modèle, qui, d'autre part, n'aurait certainement jamais peint les trois petites figures assises à gauche au premier plan. Mais ce qui donne un intérêt tout particulier à cette série des Lancret, c'est que l'artiste n'y est pas seulement représenté par des scènes de pure fantaisie, genre dans lequel la grâce instinctive de Watteau lui a toujours manqué ; il a ici plusieurs toiles où l'observation directe de la réalité tient une plus grande place, telles *la Camargo* dansant dans un parc avec son cavalier, scène qu'il a peinte plusieurs fois, et surtout *le Montreur de boîte d'optique*. Ce dernier tableau, d'une couleur très vive, montre ce que le peintre savait faire lorsqu'il ne se fiait pas à sa seule imagination, mais était soutenu par une étude plus sérieuse de la nature ; habilement groupées autour du montreur



TASSAERT. — L'AMOUR NOURRI PAR L'ESPÉRANCE (*marbre*)
(Pavillon Impérial Allemand)

ambulant qui forme le centre de la composition. les jeunes paysannes se pressent en des attitudes très variées: leur curiosité rieuse contraste avec l'air stupide d'un homme qui les regarde, appuyé sur le bât de son âne; la belle villageoise qui rit un peu haut, hardiment campée, vêtue d'un corsage rose largement ouvert et d'une jupe jaune sur laquelle se relève un tablier blanc, est l'un des morceaux les plus savoureux de cette œuvre excellente, qui montre comme *la Tasse de thé* appartenant à Lord Wantage, que Lancret a su parfois éviter cette sentimentalité un peu fade et cet effort un peu pénible vers une noblesse de convention, qui déparent trop souvent ses œuvres.

De Pater on voit également ici des toiles de premier ordre, et notamment celle qui passe pour son chef-d'œuvre, *la Fête en plein air*, datée de 1733, qui renferme quantité de détails charmants et qui est dans un état de conservation irréprochable. Nous avons aussi deux de ses plus importantes compositions, *les Baigneuses, le Bain, la Danse en plein air* et plusieurs autres, de dimensions plus petites, mais qui ne leur cèdent en rien, comme *la Réunion devant le mur d'un parc* ou *le Jeu de Colin-Maillard*. Dans toutes, on retrouve les mêmes qualités de grâce un peu mignarde, avec une distinction que Lancret a rarement su atteindre; mais nous devons avouer que nous ne prenons pas toujours un plaisir extrême à ces petites figures souriantes, sans caractère et sans expression personnels, dont le groupement semble fréquemment se réduire à un procédé assez artificiel de juxtaposition indéfinie. On sent parfois la banalité d'une « fabrication » trop active dans ces scènes factices où certains groupes, empruntés ou non à Watteau, reviennent trop souvent, où les fonds paraissent traités avec une négligence extrême, et auxquelles un coloris un peu pâle, où dominent les blancs, les lilas et les roses, donne une certaine monotonie. Certains de ces défauts ont heureusement disparu dans une curieuse série de petits tableaux où Pater a représenté divers épisodes du *Roman comique*. Ces quatorze scènes, où le peintre a suivi avec une exactitude scrupuleuse le texte de Scarron — et qu'il est intéressant de comparer au *Gascon puni* de Lancret, au Louvre — se recommandent par une composition souvent amusante et par un coloris plus vif et plus varié, notamment *l'Arrivée des comédiens au Mans, Madame Bouvillon amoncelant les ailes et les cuisses de poulets dans l'assiette de Destin, Madame Bouvillon voulant induire Destin en tentation*, ou *la Bataille dans le tripot*.


BRULE-PARFUMS, MARBRE ET BRONZE DORÉ
(Pavillon Impérial Allemand)

Si le grand Frédéric aimait par-dessus tout dans l'école française les « peintres des fêtes galantes », il savait goûter également, et apprécier à leur juste valeur, des œuvres plus sérieuses. Nous voyons ici une toile remarquable de Troy, *la Déclaration*, qui prend un air presque solennel à côté des Pater et des Lancret; la composition en est ingénieuse et l'exécution irréprochable; tout au plus pourrait-on reprocher au peintre un peu de froideur dans les visages. De Pesne, un portrait de *Frédéric II* — dont l'absence aurait surpris dans cet ensemble — est plus agréable à regarder que la *Marianne Cochois* qui fait ici, même à contre-jour, une figure singulièrement piteuse. Charles-Antoine Coypel, Charles-Amédée-Philippe Van Loo, sont aussi représentés par des toiles intéressantes. Au milieu de toutes ces élégances, trois Chardin semblent presque un peu dépaysés, mais on n'en goûtera pas moins leur charme fin et délicat. *Le Dessinateur* est un morceau capital, d'une tenue et d'une distinction rares; mais il ne saurait faire oublier *la Dame cachetant une lettre* (restée malheureusement au Nouveau Palais de Potsdam), dont il n'a ni l'éclat ni la distinction. *La Ratisseuse de navets* et *la Pourvoyeuse* méritent aussi un examen attentif, cette dernière surtout, qu'il faut comparer aux deux compositions semblables que possèdent le musée du Louvre et le prince de Liechtenstein.

Diverses sculptures, choisies parmi celles que leurs dimensions rendaient le plus facilement transportables, témoignent encore de l'amour si vif de Frédéric II pour l'art français. Au premier rang il faut citer un magnifique buste de *Voltaire* par Houdon (analogue à ceux de la Comédie-Française et du musée de Versailles), et, du même Houdon, le buste en bronze du *prince Henri de Prusse*. Notons encore, de Girardon (ou de Bernin?), un buste de *Richelieu*; de Lambert-Sigisbert Adam, un buste de *Neptune*, et *l'Amour nourri par l'Espérance*, par Tassaert.

Enfin, pour achever de donner aux visiteurs de l'Exposition une idée complète des appartements de Frédéric II, on a placé ici un certain nombre de meubles et d'objets décoratifs qui proviennent de Potsdam. Ce sont: un grand régulateur et un cartonnier, œuvres fort intéressantes d'ébénistes parisiens; de très beaux vases en marbre et en onyx, garnis de bronzes dorés; deux lustres en bronze doré, et deux jolies tapisseries des Gobelins, représentant Henri IV et Louis XVI, données par ce dernier souverain au prince Henri de Prusse en 1784.

Les autres pièces d'ameublement, exécutées à Potsdam par des ouvriers que Frédéric II y avait fait venir, et dont le chef était un Suisse nommé Melchior Kambly, plaisent beaucoup moins au goût français, bien qu'elles s'en réclament. Ces garnitures en argent appliquées sur du bois de cèdre, et ces bois argentés ou peints, nous surprennent un peu; parmi tous ces meubles, nous préférons le pupitre en écaille incrustée de nacre, qui provient du salon de musique du château de la ville de Potsdam.


VASE EN ONYX, MONTÉ EN BRONZE DORÉ
(Pavillon Impérial Allemand)

Ces tableaux, ces sculptures et ces objets d'art, agréablement disposés dans quatre salons dont les plafonds, aux décors argentés et dorés, sont inspirés de ceux de Potsdam, constituent un ensemble remarquable, dont l'étude causera aux amateurs le plaisir le plus délicat. Pouvait-on, comme l'a dit M. Seidel lui-même en des termes excellents, « contribuer plus noblement à la grande fête pacifique de l'Exposition universelle, qu'en rappelant par ce retour sur le passé le souvenir de ce que le peuple allemand doit, dans le domaine de l'art, à la nation voisine, et le souvenir de l'hommage rendu par Frédéric II, l'un des plus grands esprits de tous les temps, à la civilisation et à l'art français? »

JEAN-J. MARQUET DE VASSELOT.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.